

19-5

Prolégomènes à la dixième catégorie.

1ère leçon

1. Apparente inimportance du 10^e prédicament. "Ce qui résulte dans l'homme du fait d'être vêtu." (Ex. gr. Gredt) "non multum". Même sujet de ridicule et exemple du caractère arbitraire de la division des catégories.
2. Importance par une considération extrinsèque: L'industrie du vêtement et des ornements. Pourquoi pas un sac homogène pour tous? Donc plus que protection! Où la raison?
3. La raison: la capacité infinie de la raison. Pour le montrer, considérons d'abord un autre cas, plus facile, où nous avons également recours à cette infinité: la langue (l'organe) et le langage. (Ensuite nous verrons la raison propre du vêtement)
4. Le langage: Pourquoi pas naturel? Pourquoi le mot est-il "vox significatur ad placitum"? Il n'y a pas de rapport naturel entre "cheval" et la chose signifiée. Pourquoi pas? Si notre langage devait être naturel, il faudrait infinité d'organes: une bouche incommensurable—des instruments, des organes sans fin: car les choses dont nous pouvons parler, communiquer, sont en nombres et nuances infinies. Par contre, la nature est déterminée "ad unum": aboiement du chien, beuglement du boeuf, rugissement du lion, chant de l'oiseau. Registre très limité. Et puis: ces bruits naturels expriment seulement des passions, cri du singe. Chez nous aussi de tels sons: intonation, inflexion, l'allure—manifestent passion. (d'où musique) Mais il y a en outre la raison. Ici infinité. Nature produit l'organe — la bouche en tant qu'organe — mais ne donne ni la pensée ni l'expression: pas cause de l'ordre et de la direction. Pourquoi Aristote dit: "la langue humaine est absolue et libre": infiniment malléable. Ici S. Grégoire, p.11, nn. 20-21.
5. La main. Infinité assez évidente. Instrument des instruments.
Texte d'Aristote (LTP I, no. 2, p. 155)
Texte de S. Thomas (ibid., p. 154)
Exemple tiré des armes.

II^e leçon

6. Le vêtement.

- a) Nécessité comme protection contre les intempéries du climat, du temps. Universalité locale: l'homme pas déterminé à un lieu naturel. La raison est au principe de cette universalité.
Ici, la nature serait déterminée "ad unum".
- b) Les animaux sont naturellement vêtus. Notre substance a besoin d'un "complementum artis".
Expliquons-nous d'abord par texte de S. Thomas, III Phys., 1.5, n. 15.
Les vêtements quodammodo parties "Ersatz" de notre substance. Ce rapport intime très visible dans un vêtement sur porte-manteau; chaussures vides; vêtements laissés par mort inconnu; ou dans vitrines de magasin vêtements usagés. Très cadavérique.
- c) Ornement. — Chez animaux, vêtement est souvent ornement. Le plumage du coq; crinière du lion. (surtout chez les mâles) Ici, vêtement naturel contribue à constituer la figure de l'animal. Plumer le coq: plus la figure de coq. Raser le lion! Vous le découronnez!
Cette figure très importante pour les animaux sociaux et pourvues d'un certain discernement.
Fondement: la figure est le signe prochain de la nature de l'être naturel. (ex. en opposant à couleur.) Elle est aussi signe visible de la perfection de l'individu de l'espèce.
Par le vêtement, l'homme se choisit sa figure publique. C'est pourquoi si important et significatif. ("Je vois votre orgueil à travers les trous de votre chemise") "Bouleverser la substance" en glissant chapeau-melon sur l'autre oreille.
Ici infinité plus manifeste, et sa nécessité plus manifeste que dans son caractère de protection:
La disposition de la nature de l'homme est très multiforme: à cause de notre nature sociale, elle doit s'exprimer. (Vêtements de dimanche; robe de soirée, de deuil, etc.)
Très manifeste dans expression visible des fonctions et des attitudes.
— Habit religieux uniforme: détachement des choses terrestres. Mais variétés d'ordres et de congrégations avec des "spiritualités" propres (Eglise "circumdata varietate")
— Vêtement liturgique. Hiérarchie ecclésiastique.
— La garde-robe de la Ste Vierge.

(Vêtement montre que l'homme n'est pas entièrement chez lui dans la nature.)

IIIe leçon

d) Raison et toucher.

La peau humaine: organe du toucher.

Le toucher, sens fondamental — et de certitude!

Si peau dure, très poilue, n'aurait pas toucher universel.

Cela affecterait les mouvements libres et variés du corps (danse)

Le toucher sur tout le corps. (inégalement).

Ideo, sensation de "séparation": grâce à organe de connaissance: sens de la distinction et d'être là quant à toute notre substance: d'être très "soi" et à part.

Cependant immatériellement ouvert sur monde sensible. Libre de surface morte.

Conscience d'être entièrement là où nous sommes. (Chien pas).

Nous avons conscience du vêtement comme étant de l'autre.

Tout cela impossible avec vêtement naturel. "Intus existens prohibet extraneum".

Si nous avions beaucoup de poils, nous serions des subjectivistes et portés à l'idéalisme.

Deux sortes de sensations par toucher

{ 1^{re} objet.

{ 1^{re} sujet: chatouillement par poils.

Conclusion:

{ Importance de cette catégorie — la seule typiquement humaine.

{ Nécessité d'un chapeau neuf pour les femmes. Les raisons profondément enracinées dans nature raisonnable de l'homme —tant que raisonnable.

Le vêtement

1^{re} leçon

Appartient au 1^{er} fondissement: "ce qui échappe dans l'harmonie de l'ordre".
(Ex. gr. Grecs) "non multum". Même sujet de didascalie et exemple des sarcophages.

2. Importance pour une considération schiopique:

et industrie du vêtement et des vêtements.

Pourquoi pas un sac tomogène pour tout? Bonne protection contre la raison?

3. La raison: la capacité infinie de la raison.

Pour montrer, considérons d'abord un autre cas, plus facile, où nous avons également recours à cette infinité: la langue (l'organe) et le langage.

(Ensuite nous verrons la raison propre du vêtement)

4. Le langage.

Pourquoi pas naturel? Pourquoi le mot a-t-il "sa signification ad placitum"?

Il n'y a pas de rapport naturel entre "chien" et la chose signifiée. Pourquoi pas? Si notre langage devait être naturel, faudrait infinité d'organes: une

voix incomensurable - des instruments, des organes sans fin: car

les choses dont ne pouvons parler, communiquer, sont en nombre et mesure infini.

Par contre, la nature est déterminée "ad unum": aboiement du chien, bégaiement du bœuf, miaulement du chat, chant de l'oiseau. Régisés très limités.

Et puis: ces bruits naturels expriment des passions, cri du singe.

Chez nous aussi de tels sons: intonation, inflexion, l'allure - manifestation.
[d'où musique]

Mais il y a ^{en outre} la raison. Yei infinité.

Nature produit l'organe - la bête en tant qu'organe - mais ne donne

ni la pensée ni l'expression: pas cause de l'ordre et de la direction.

Pourquoi Aristote dit: "la langue humaine est oblique et libre"; infini malice.

See P. Gelp., p. 11, nn. 20.

5. La main. Infinité assez évidente. Instrument des instruments.

Texte d'Aristote (LTP I₂ - 155)

" de S. Thomas (I₂ 154)

Exemple tiré des armes.

6. Le vêtement.

a. Nécessaire comme protection contre les intempéries du climat, du temps. Universalité locale: l'homme par déterminé à un lieu naturel la raison et au principe de cette universalité.

Or, la nature serait déterminée "ad unum".

b. Les animaux sont naturellement nus. Nous subissons à besoin d'un "complémentum". Expliquons-nous d'abord par texte de S. Thomas, III Phys., 1.5, n. 15.

Les vêtements sont parties "Ersatz" de notre substance.

Ce rapport intime très visible dans un vêtement: une porte-manteau; chaussures, vêtements, vêtements tissés par mort inconnu; ou dans vêtements de magasin vêtements tissés cadrés.

2^{me} leçon

C. Vêtement.

chez animaux, vêt et souvent ornement. Le plumage du coq échappe au lion. Court abz ce, mèles
Ici, vêt naturel contribue à constituer la figure de l'animal.

Plume le coq : plus la figure de coq. *Rafle le lion !* Mais le démontre !
Cette figure très importante pour ces animaux sociaux et paroles d'un certain discours.

Fondement, la figure est le signe prochain de la nature de l'être naturel.

[so. en opposition à l'animal.] Elle est aussi signe visible de la perfection de l'individu de l'espèce.

Par le vêt, l'homme se choisit sa figure publique.

C'est pourquoi il importe et signifie. (Je vous offre specul à travers

"Bouleverser la substance" ^{englobant} les traits de votre chemise)

Ceci infinité plus manifeste, et nécessite plus manifeste que dans.

son caractère de protection:

La disposition de la nature de l'homme est très multiforme:

à cause de ^{notre} nature sociale, elle doit s'exprimer.

[vêtements de dimanche ; robe de soirée etc.]

Tels manifeste dans expression visible des fonctions et des attitudes.

- Habits religieux uniforme : dédicace des choristes. Mais

Variété d'ordres et de congrégations avec des "spiritualités" / prie

- Vêt liturgique. Hiérarchie ecclésiale. Eglise "circumdata variata"

- La garde. robe de la Ste Vierge.

[Vêt montre que l'homme n'est pas entièrement abstrait dans la nature.]

d. Raison et touche.

La peau humaine : organe du toucher.

Le toucher, sens fondamental - et de certitude !

Si peau dure, très poisse, n'aurait pas toucher l'animalité universel. Cela affecterait les mouvements libres et variés du corps. [dancer]

Le toucher sur tout le corps (également).

Idem, sensation de "séparation" : grâce à organe de connaissance :

sens de la distinction et d'être là quand à tort notre substance :
d'être très "soi" et à part.

Cependant immatériellement ouvert sur monde sensible. Libre de surface à la conscience d'être extérieur où nous sommes. (Chim pas).

Nous avons conscience des vêts. comme étant de l'autre.

Tout cela impossible avec vêt. naturel. "Ante existens prohibet et hancum".

Si nous avions bcp de poils, ns serions des subjechins et prêts à l'ideation. Deux sortes de sensations par toucher { 1^{er} sujet : chatouille / pas poils. }

Conclusion : importance de cette catégorie - la seule typiquement humaine.

{ Nécessité d'un cheveu ^{comme} à nos racines profondes et curieuses dans nature raisonnante de l'homme - tout de raisonnable.

2. Q. good off off off!
Vermont. ~~Postage~~ ~~Postage~~
Dec. 17/46

Dear Bell

1^o Father Hausmann's point is well put and his objection should be met. I presume we may publish his letter (substituting "To the editm" for "Bell"), and will do so, answer or no answer from Caloz - whom I advise to look into his notes of lectures I gave on this very subject during his first year at Dord. I want the Quodlibeta to be the real thing - and to face issues. - Whatever the answer, I'll see to its clarity.

2^o No question of dictating questions. They have been asked, but not for the Qd. Since they have their point, they might as well be used. Those brought up against what I hold are made by people who do not come out in the open. Item, We must get this thing started.

3^o Circa Maritain's Logic. Though I think he could have digested John of St. Th. more thoroughly ⁱⁿ his ^{the} concerning the nature of formal and material logic, and fails to take modern logician by the ears of their points in the notes circa finem (which I will point out when I get back from my trip to California this week till Jan. 7 - no time now - qua ratione velociter scribo), I do not recall having voiced any criticism; indeed I have said, and still say, that it is by far the best, and indeed the only piece of strictly philosophical writing Maritain has ever given us! Dione, I know, has voiced criticism in class - but merely in answer to objections raised from Maritain's Logic. What he has to say I'll find out and tell you. Indeed, Dione does not go the whole distance with John on speculative and liberal art, but latter follows Cajetan. I'll tell you about this too.

4° I see nothing wrong in your presentation of Q. and surely do not object to the device. — Apart from what you have there, and both for speculative and practical reasons, be sure to bring out the fact that the natura common good has the nature of what is common as opposed to proper, primum et per se, because, in a given order, its perfection is greater than what can be possessed by an individual as a proper good — which shows that it always entails an imperfection in exclusus et bonum. Otherwise (and this is important especially in the case of secundum) the community of the good would arise only from the existence of many to share in it. And then you also see what "part" and "whole" mean in this connection. Exclude any concept of, or clause against a common good qua common, is always due to pride.

5° The 10th predicament will turn up in the Qd. The nun you refer to (Sister Verde Claro) is still here, and, from her notes, I'm supposed to have said, in Topicatus III Prop., l. 5, n. 15, circa finem, that when "habitus" is taken properly, it must always signify what results from a man being clothed or armed. The present passage is the best in St. Thomas. Hence, what results from a horse being ^{in usum} saddled is not called "habitus", secundum quod in sua natura consideratur, sed etc... The reason is clear from what was said in the former paragraph. Now, if we consider only and absolutely the related terms "horse" and "saddle", no "habitus" proper arises, and the use of the term becomes a metaphor. Hence, in all such instances, duplicitate considerationem possunt: vel secundum se, et tunc dicimus habitus metaphorico; vel secundum quod in usum hominis venient, scil. proprie, quamvis mediate. — I referred to that text in Qd. of St. Thomas, and said it should be understood in the same way, adding

that, si in hoc fratris, houses and vehicles, insofar as they protect us against weather or supply us with what the antelope has by its legs or the bird by its wings, may be reduced to a common genus with clothing proper, or whatever man has in such a way. Thus, the "paries" and the "ornamenta" become related to man like ~~the~~ "trunks" and "pants" or "socks" and "shoes", and not merely like "panicked trunks" or "shod socks", ~~or~~ or "saddled horse". — *Omnia suntne clara?*

6° The article that was to appear in the Journal is not yet ready. Ratio: I haven't got the proper mathematician around to help me. The best mathematician here, the dean of Science, is completely immersed in administration. I'm waiting. But, what is more important in this question from the philosophical point of view, has appeared in *Adv. Th. & Ph. n° 1*, "la dialectique des limites . . .", which, to become readable, should be expanded into a book.

To circa PS, re logic for 16 weeks. Something would have to be written for them. Personally, ~~at~~ there being no such text, I'd give them Aristotle's *Metaphys.* But I'll talk to Dinn about it.

Drop me a line after New Year to remind me!

Yours

Chall.

La philosophie du vêtement

Je lisais l'autre jour le compte-rendu d'un Symposium international d'anthropologie, qui s'est tenu, cette année, sous les auspices de la Wenner-Gren Foundation. D'après ce rapport, le Dr George S. Carter, Professeur de biologie au Corpus Christi College de l'Université de Cambridge, a soutenu qu'en dépit du fait que l'homme semble avoir atteint au terme de son évolution, "he remained little more than a babe in the woods among the mammals." "Une des caractéristiques les plus frappantes, qui distingue le corps de l'homme de celui des autres mammifères, c'est son extraordinaire 'foetalisation'. L'homme adulte, poursuit-il, a bien plus l'air d'un foetus que d'un mammifère adulte. Le professeur Carter fait remarquer que l'homme est insuffisamment revêtu de poils ("he lacks an adequate clothing of hair") et les sutures de son crâne ne se ferment que lorsque sa vie est déjà passablement avancée; la posture de sa tête est celle d'un bébé et non celle d'un adulte; ses dents ne sont pas aussi bien développées que celles des autres mammifères adultes; et, ajoutait-il, il n'y a que dans son cerveau que le développement de l'homme n'est pas retardé. Pour cette raison, dit le Prof. Carter, l'homme doit être considéré comme un cas tout à fait spécial dans l'évolution: l'homme a évolué tout comme les autres mammifères, mais il s'est trouvé dans son dessin évolutif des facteurs insolites.

Je ne sais pas si le professeur de Cambridge regrette ou non que la nature ait laissé l'homme dans le besoin de se couvrir de vêtements empruntés à des substances étrangères à la sienne, mais nous sommes plutôt certains qu'un homme, vêtu par la nature, soit de poils, de plumes, ou d'une peau épaisse, serait une anomalie contraire à sa nature raisonnable; ou, si vous voulez, contraire à la sorte de cerveau qui fait de lui un animal capable de raisonnement.

Je vais donc vous parler de ce qui fait la dixième catégorie ou prédicament. Elle vient tout à fait au bout de la liste: c'est la catégorie pour laquelle tout aristotélicien devrait avoir une affection particulière: l'"habitus", c'est-à-dire, ce qui résulte dans l'homme du fait d'être vêtu.

Je parle d'une affection particulière, non pas tellement parce que ce prédicament est en un sens le plus mystérieux, ni même parce qu'il est exclusivement humain, ne pouvant se trouver dans aucun autre être, ni dans l'ange ni dans la bête, mais surtout parce que même la plupart des contemporains aristotéliciens et thomistes le laissent dehors, même sans parapluie; et sans doute une des raisons en est que depuis plusieurs siècles ce prédicament a été exposé à la dérision des adversaires qui l'ont monté en épingle comme preuve manifeste du caractère arbitraire de la classification de toutes choses en 10 catégories. Se rend-on compte que ce cavalier congédialement inflige un affront à une des industries les plus essentielles? A un besoin profondément humain et naturel, mais qui peut être désordonné au point de mettre des hommes prospères en faillite, de causer des guerres,

de faire s'effondrer des royaumes. Et qui sait? si les hommes (et les femmes aussi, bien entendu) devaient se contenter tous de vivre revêtus de sacs homogènes, peut-être même le monde deviendrait-il un enfer psycho-pathologique! Il se pourrait toutefois qu'il n'est pas besoin, pour donner droit de cité à la variété de chemises, de robes et de pantalons, de contempler des catastrophes aussi spectaculaires.

Disons tout de suite que le vêtement, comme le prédicament qui s'ensuit, trouve sa cause ultime dans l'infinité de la raison de l'homme. Cette infinité, essentielle à l'animal que nous appelons raisonnable, est telle, que la nature elle-même n'aurait pu pourvoir l'homme d'un vêtement — au lieu de quoi, dit Aristote, elle lui a donné la raison et la main. — Mais avant de nous appliquer au rapport particulier de la raison et du vêtement, il convient que nous nous arrêtons d'abord à des cas plus connus pour passer ensuite à celui, plus obscur mais aussi certain, du dixième prédicament.

Le premier cas est celui du langage articulé, où le rapport entre le mot qui signifie par institution d'une part, et l'infini de la raison d'autre part, est très manifeste. Trop déterminée à "une chose", la nature ne saurait nous pourvoir d'un vocabulaire naturel, celui-ci devant correspondre à l'infini de conceptions que nous pouvons nous faire.

Le second cas est celui de la main — instrument de la raison pratique — l'outil des outils, selon l'expression d'Aristote.

1. Lisais l'autre jour le compte-rendu d'un symposium international d'anthropologie, qui s'est tenu, cette année, sous les auspices de la Wenner-Gren Foundation. D'après ce rapport, le Dr George S. Carter, professeur de biologie au Corpus Christi College de l'université de Cambridge, a soutenu qu'en dépit du fait que l'homme semble avoir atteint au terme de son évolution, "he remained little more than a baboon in the woods among the mammals." Une des caractéristiques les plus frappantes, qui distingue le corps de l'homme de celui des autres ~~mammifères~~ mammifères, c'est son extraordinaire foetalisation. L'homme adulte, poursuit-il, a bien plus l'air d'un foetus que d'un mammifère adulte. Le professeur Carter fait remarquer que ~~qui~~ que l'homme est insuffisamment couvert de poils ("he lacks an adequate clothing of hair") et ~~par~~ les sutures de son crâne ~~qui~~ ne se ferment que lorsque la vie est déjà passablement avancée; la posture de sa tête est celle d'un ~~qui~~ adulte; ses dents ne sont pas aussi bien développées que celles des autres mammifères adultes; et, ajoutait-il, il n'y a que dans son cerveau que le développement de l'homme n'est pas retardé. Pour cette raison, dit le Prof. Carter, l'homme doit être considéré comme un cas tout à fait spécial dans l'évolution: l'homme a évolué tout comme les autres mammifères, mais il s'est trouvé dans son dessin ~~évolué~~ ^{évolué} des facteurs insolites. ~~évolué~~ ^{évolué} Les observations n'ont rien de nouveau. Aristote. S. Grégoire de Nyse. p. 7, n. 13.

Je ne sais pas si le professeur de Cambridge regrette ou non que la nature ait laissé l'homme dans le besoin de ce ~~qu'il~~ de se ~~qu'il~~ couvrir de vêtements ouvrant à des substances étrangères à la sienne, mais nous sommes plutôt certain qu'un homme, tenu par la nature, soit de poils, de plumes, ou d'une peau épaisse, serait une anomalie contraire à sa nature raisonnable; ou, Si vous voulez, contraire à la sorte de cerveau qui fait de lui un animal capable de raisonnement.

2. Je vais donc vous parler de ce qui fait la dixième catégorie ou predicament. Elle vient tout à fait au bout de la liste : la substance, la quantité, la qualité, la relation, l'action et la passsion, "quando" - en quel temps, "ubi" - en quel lieu -, "sicut" - l'ordre des parties dans le lieu -, et, finalement, il y a ^{la} ¹⁴⁵ catégorie pour laquelle tout aristotélicien devrait avoir une affection particulière : l'"habitus", c'est-à-dire, ce qui résulte dans l'homme du fait d'être vêtu.

fait d'être venu.

Je parle d'une affection particulière, non pas tellement parce que ce prédicament est en un sens le plus mystérieux, ni même parce qu'il est exclusivement humain, ne pouvant se trouver dans aucun être autre que l'ange en dans la bête, mais surtout parce que même la plupart des contemporains, aristotéliciens et thomistes le laissent dehors ~~l'ordre de la nature~~, même sans parapluie; et sans doute une des raisons en est que depuis plusieurs siècles ~~l'ordre de la nature~~ ce prédicament a été exposé à la dérision des adversaires qui ~~l'ont montré~~ en érigé comme preuve du caractère arbitraire de la classification de toutes choses en 10 catégories. (Même le P. Greit refuse d'y insister et en déclare l'intérêt "non multum") ~~l'ordre de la nature~~ Se rend-on compte que ~~l'ordre de la nature~~ inflige un affront à une des industries les plus essentielles ^{à certains} ~~l'ordre de la nature~~ un besoin profondément humain et naturel, mais qui peut être disordonné au point de faire effondrer des royaumes, au point de mettre des hommes prospères en faillite, de causer des guerres, de faire s'effondrer des royaumes. Et qui sait ? Si les hommes (et les femmes, aussi, bien entendu) devaient se contenter ^{tous} de vivre ~~l'ordre de la nature~~ revêtus de vêtements homogènes, peut-être même le monde deviendrait-il un enfer psycho-pathologique ! Il pourrait suffisamment qu'il n'y ait pas besoin, pour donner droit de cité à la variété de chemises, de robes et ^{de} pantalons, de contempler des catastrophes à la ^{de} ~~de~~ bête aussi spectaculaires.

3. D'ors tout de suite que le vêtement, comme le précédent
qui s'ensuit, trouve sa ~~plus~~ cause ultime dans l'
infini de la raison de l'homme. Cette infinité, essentielle à l'
~~animal que nous~~ ~~animal que nous~~ ~~elle-même~~
appelons raisonnable, est telle, que la nature, n'aurait
pu ~~de~~ pourvoir l'homme d'un vêtement ~~plus~~ -
au lieu de quoi, dit Aristote, elle ~~lui~~ a donné la raison
et la main. - Mais avant de nous appliquer ~~à~~ au rapport
au rapport particulier de la raison et du vêtement, il convient que nous nous arrêtons
~~à~~ d'abord à des cas plus connus ~~de~~ pour
passer ensuite à celui, plus obscur ~~mais aussi certain~~,
~~du~~ du deuxième précédent.

Le premier cas est celui du langage, où le rapport
entre l'infini de la raison et le mot qui signifie
par institution d'une part, et l'infini de la
raison d'autre part, est très manifeste. Trop déterminée
à "une chose", la nature ne saurait nous pourvoir
à un véritable naturel, celui-ci devant correspondre
à l'infini de conception que nous pouvons nous faire.

Le second cas est celui de la main - instrument
de la raison pratique - l'outil des actes ouïs, selon l'
expression d'Aristote.

La philosophie du vêtement

La semaine dernière, nous avons considéré le vêtement comme une protection contre la nature dans la mesure où elle est hostile à la vie. Parce qu'il est animal raisonnable, l'homme ne pouvait pas recevoir, comme l'animal sans raison, un vêtement qui fut une partie de sa substance. Le cheval se couche chaussé — comme dit Aristote — et ne met pas de pyjama. L'homme doit se vêtir d'une œuvre de sa raison, et la nature à cette fin l'a pourvu de la main, instrument de sa raison pratique. L'animal est limité dans sa nature et dans ses opérations. Grâce à sa raison, l'homme jouit d'une certaine infinité. Ainsi, il pourra choisir son milieu en choisissant son vêtement et vivre un peu partout sur la planète.

Mais il est un autre aspect de vêtement, plus important encore, celui du vêtement comme parure. Même le vêtement naturel des animaux est en certains cas manifestement une parure — comme le plumage du coq, la crinière du lion. Cet ornement peut marquer le sexe, et même la nature individuelle. En se choisissant un vêtement, l'homme se donne, même malgré lui, une figure extérieure et celle-ci, voulue ou non, entraîne une signification. Il pourra signifier la conception qu'il se fait de lui-même et de son milieu humain.

Par opposition à celle de l'animal, la vie intérieure de l'homme est incomparablement plus nuancée et multiforme. D'autre part, naturellement sociable, l'homme tend à communiquer cette vie intérieure, par la parole, le geste, et aussi par la figure qu'il impose à sa substance en la revêtant. Spontanément il veut se dire par tout ce qu'il est, ou encore se cacher. Les vêtements de deuil, ceux du

dimanche et des jours de fête, la robe nuptiale révèleront l'attitude intérieure de l'homme et de la femme dans les différentes circonstances de leur vie.

La mode exprimera plus spontanément que les écrits le caractère d'une époque. D'ailleurs, certaines philosophies provisoires, liées à une mentalité et à une mode, passeront avec elles.

Mais le vêtement ne sert pas à extérioriser l'homme uniquement dans sa vie individuelle, mais aussi quant à son rang et sa fonction dans la société politique, par exemple. Cet état de chose se maintient toujours dans l'armée, même dans l'armée communiste où ce besoin naturel l'a emporté. Cependant, le vêtement de nos rois contemporains est plutôt historique, et nos gouvernantes s'habillent comme tout le monde. Voilà qui est extrêmement significatif. Mais dans sa liturgie, l'Eglise, qui reconnaît l'infinité de notre raison, comme elle reconnaît que nous ne pouvons communiquer les uns avec les autres si ce n'est par le moyen de réalités sensibles extérieures, a gardé au vêtement sa pleine valeur de symbole. Uniformément revêtu, le religieux exprime par là son détachement, et la constance d'un mode de vie auquel il s'est lié. Malgré cette uniformité, les différences des ordres et des institute dans l'Eglise font qu'elle est entourée de variété. Et même la Sainte Vierge, comme ses différentes apparitions le montrent, paraît avoir toute une garde-robe.

Lorsqu'on s'en rapporte au sens du toucher, on voit davantage comment la nature, en revêtant l'homme, aurait contrecarré son caractère raisonnable. Le toucher est le sens fondamental, présupposé aux autres, et sens de l'intelligence par sa certitude. On jugera la qualité naturelle d'un homme par la finesse de son toucher. Par le toucher, l'homme l'emporte sur les autres animaux souvent mieux

doués que lui sous le rapport des autres sens. L'homme n'est pas principalement visuel, comme l'oiseau dont le toucher est très pauvre.

Parce qu'il est répandu sur tout le corps, n'étant pas infirmé par un vêtement naturel, le toucher permet à l'homme une expérience qui lui est propre: celle de se savoir bien distinct de toute autre chose. Par le toucher, l'homme a nettement conscience de l'endroit où il se trouve et de la manière dont il s'y trouve. Mais cette conscience d'être à la fois en lui-même et séparé des autres choses est encore accentuée par la résistance du vêtement — par exemple la conscience tactuelle du pied chaussé — qui appartient à la substance sans en faire partie.

Le toucher, faculté de connaissance, se distingue encore par le fait qu'il est non seulement sens de l'objet, mais il est en même temps le sens par excellence du sujet, comme on l'éprouve dans le chatouillement et dans la douleur, qui nous éveillent à notre sujet. Chez l'animal, le toucher est exclusivement sens du sujet. Les objets de la vue et de l'ouïe ne l'intéressent que pour autant qu'ils peuvent se rapporter à la nutrition ou à la propagation de l'espèce. La vue de la gazelle intéresse le lion, mais comme futur repas. Chez l'homme, le toucher est principalement faculté de connaissance, c'est à dire, sens de l'objet. Mais si la nature avait pourvu l'homme de poils partout abondant, ou de plumes, ou simplement d'une peau dure ou épaisse, comme elle l'a fait pour l'animal, il en serait de l'homme comme il en est de l'animal. L'homme n'éprouverait les objets qu'en fonction de son sujet. En philosophie il serait condamné à l'idéalisme subjectiviste.

Voilà, encore une fois, pourquoi il convenait que l'homme fût caractérisé par ce que le Prof. Carter appelle "son extrême foetalisation". La nature ne saurait l'achever. Cet achèvement doit être une œuvre qui procède de la raison — un complément de l'art. Ce qui est en même temps une preuve sensible, comme d'ailleurs la maison, elle aussi, que l'homme n'est pas tout entier chez lui dans la nature.

"Mardis Universitaires": Amphithéâtre de Médecine, Université Laval,
Mardi, le 18 novembre 1952.

LA PHILOSOPHIE DU VÊTEMENT

(suite)

Je lisais dans un journal de Québec, la semaine dernière, ce mot d'un philosophe très moderne : "The only medicine which does women more good than harm, is dress" (RITCHER). "Le seul médicament qui fasse à la femme plus de bien que de tort, - c'est la robe".

Passons donc aujourd'hui à un autre aspect du vêtement, i.e., DU VÊTEMENT COMME PARURE.

Nous avons vu, la semaine dernière, qu'il y a une nature qui est hostile à la vie, pourtant elle aussi nature, et qu'il y a de la contrariété dans la nature. À tous ses degrés, la vie doit se munir au dedans comme au dehors de véritables systèmes de sauvegarde, très habiles contre l'excès de froid, de chaleur, de sécheresse ou d'humidité. À l'échelle des animaux, - et plus manifestement chez les mammifères - cette sauvegarde est pour une part dans les défenses et dans la peau qui, dure ou épaisse, pourvue de plumes ou de poils, sert à toutes sortes de fins : pour maintenir la température, pour parer, pour amortir les chocs, pour servir de matelas, pour voler, etc. Le canard sans plumes est mal dans les eaux comme dans les airs.

Nous avons fait remarquer que ce vêtement chez les animaux est une œuvre de la nature et fait partie de leur substance. Le cheval se couche chaussé, - il ne met pas de pyjama! Quant à nous, notre vêtement nous devons le faire nous-mêmes, et nous pouvons le faire grâce à la raison et aux mains. Nous en avons vu l'avantage par ceci que l'homme peut par là même s'établir en des lieux, des climats très différents, - ce qui manifeste sa nature en quelque sorte universelle. Il peut changer de climat; il n'est pas lié à des conditions trop particulières. Il peut

choisir son milieu parce qu'il peut choisir son vêtement. Les oies doivent quitter l'hiver du nord, alors que l'homme peut y rester - et même y faire rester les oies, mais à certaines conditions.

Cet aspect du vêtement, d'importance si manifeste, est néanmoins secondaire quand on le compare à celui du vêtement comme parure (et qui parfois dépare aussi!). Déjà la nature s'applique à parer les animaux - c'est du moins très évident pour quelques-uns d'entre eux - à orner leur apparence externe. Il y a le plumage du coq, du paon; la crinière du lion, - pour ne mentionner que des cas où nous-mêmes nous reconnaissons de la parure, car sans doute les animaux ont-ils de fins traits qui ne peuvent être appréciés qu'entre eux.

Cette figure, ce coloris, jouent donc un rôle manifestement social. Les animaux se jugent les uns les autres selon la qualité de leur apparence externe: signe prochain de leur nature commune, mais aussi de la nature de l'individu. Que ce rôle du vêtement naturel soit pertinent, ne le voit-on pas dans l'humiliation qu'on infligerait au lion en lui rasant la crinière? - ou, au coq, en lui plumant la queue!

L'homme, en choisissant un vêtement comme protection contre la nature hostile, s'impose en même temps une figure et une couleur, qui, celles-ci ne sont pas naturelles, mais elles ne peuvent pas non plus manquer d'être signes visibles. Et quand même il n'aurait pas choisi cette figure externe comme signe, nous la verrions de toute manière comme signe - et il faudrait un effort réfléchi pour en faire abstraction. Contrairement au cas des bêtes, la figure que l'homme s'impose par le vêtement, il ne faut pas oublier l'allure que produit le vêtement - la figure que l'homme s'impose par le vêtement ne signifie pas sa seule nature : elle exprime bien davantage la conception qu'il se fait de lui-même et de son milieu humain.

Dès lors qu'il est libre de choisir cette apparence externe qu'il présente publique aux yeux du monde, il manifeste par là même, les idées qu'il se fait de lui-même ou

encore ce qu'il voudrait être ou paraître, l'opinion qu'il forme de la place qu'il occupe ou voudrait occuper dans la société, ou encore les idées qu'il voudrait que nous nous fassions de lui.

On se souvient du philosophe qui voulait paraître très négligé, avec l'intention de prouver qu'il était au-dessus de tout. Ses amis de lui dire : "On voit votre orgueil à travers les trous de votre chemise".

Vous direz : il y a bien des personnes qui sont très indifférentes à leur apparence aux yeux des autres ; mais, cela prouve le point : cette indifférence est une attitude qui se manifeste dans le vêtement. Vous direz : Monsieur un tel porte les accoutrements choisis par sa femme ! Eh bien ! cela aussi peut signifier bien des choses. Nos vêtements, envisagés comme signes, manifestent, d'une façon parfois périlleusement indiscrète, notre vie intérieure d'animaux raisonnables - jusqu'à la vie intime de l'esprit.

Le vêtement s'allie tellement à la substance de l'homme qu'un changement dans cette apparence externe peut nous frapper comme un bouleversement de cette substance - quand, par exemple, on glisse le chapeau melon sur l'autre oreille... Nos jugements s'appuient sur les apparences externes. Que serait Charlie Chaplin sans CE chapeau, CETTE cravate, CE gilet, CE veston, CE pantalon en ressort, CES chaussures qui l'accompagnent ? - Tout cela fait partie essentielle de son caractère - et de celui de son temps. La reconnaissance s'est avérée universelle.

Et, quel rapport y a-t-il entre ce vêtement comme parure (et qui n'est pas moins significatif, quand il dépare) et l'infinité de la raison ? - L'homme a besoin d'un vêtement artificiel à cause de l'infinité de sa raison. À la différence des autres animaux, les affections intérieures de l'homme, grâce évidemment à la raison universelle qui, en quelque sorte les informe, ces affections sont incomparablement plus multiformes et nuancées. Or, ces affections intérieures - de joie ou de tristesse - et les pensées peuvent avoir un caractère social et souvent ne sont pas autre chose. Et, nous sommes, après tout, et même, sous un rapport, avant

tout, des êtres sensibles, et qui ne communiquent entre eux que par le moyen de réalités sensibles et externes. Il est très naturel que l'on veuille extérioriser l'attitude intérieure, non seulement par la parole et par l'expression du visage, mais encore par la figure et la couleur que nous imposons à notre substance. On peut même, grâce au vêtement, exprimer une attitude permanente, une attitude qui git et demeure sous les changements d'attention et d'occupation qui se traduisent par la parole ou les traits du visage - comme dans le deuil, par exemple, où la couleur et les lignes peuvent aussi servir de masque. Et, - il y a le vêtement du dimanche, qui a quelque chose de très stable. (J'ai vu, dans un milieu bourgeois, des gens qui mettaient leurs sabots le dimanche, et fêtaient le dimanche, le mardi, au café). Il y a la robe de la mariée, - comme c'est important pour la femme! - et, c'est merveilleux qu'il en soit ainsi. Mais, n'insistons pas.

Considérons plutôt, comme signe de l'infinité, des attitudes intérieures que l'on veut manifester extérieurement selon les circonstances. Considérons dis-je, le cas de la femme qui jouit des moyens et des loisirs nécessaires pour choisir librement ses robes (d'autres le font aussi - parfois) et autres accoutrements. Quatre ou cinq changements par jour ne seraient pas trop: Il y a la lumière et l'heure et l'occupation du matin; il y a celle de l'après-midi; il y a une apparence qu'on veut avoir pour magasiner: et, encore faudrait-il distinguer les genres de magasin!... Cela n'est pas nécessairement absurde. Et, quand même ce le serait, ce serait toujours significatif!

Les modes, en général, expriment bien davantage et d'une façon plus spontanée - on les trouve naturelles sans trop savoir pourquoi - elles expriment d'une façon plus spontanée le caractère d'un temps, d'une époque, que les écrits contemporains, ces derniers furent-ils philosophiques. Il y a même des philosophies entièrement provisoires, qui restent liées à une mentalité plus sûrement exprimée par les modes, et qui disparaissent avec des dernières.

Quant à moi, je ne puis me figurer KANT ^{concevoir} en dehors des vêtements de son époque. Il est entièrement lié à son milieu. (Malheureusement, il n'en fut pas de même pour lui).

Il y a aussi, - il faudrait peut être dire "Il y avait surtout autrefois" - le vêtement comme signe d'un rang et d'une fonction sociale. Ce caractère tend à disparaître - sauf dans l'armée - et, pour les fonctions dont il importe de reconnaître d'emblée le caractère : les agents de police, etc.

Les accoutrements des rois contemporains sont historiques : leur sens est inséparable du passé, et on ne les choisirait pas tels aujourd'hui. Ils symbolisent quelque chose pour lequel nous n'avons pas de symboles contemporains. Le Président des Etats-Unis n'a pas de costume présidentiel. Il s'habille comme les autres. Mais, Staline, par exemple, porte non seulement un uniforme, mais après avoir méprisé le symbole du rang, il s'est vu obligé de se parer des signes distinctifs du généralissime. Il a un képi tout à fait différent. C'est contraire à l'idée du communisme, mais la nature est en quelque sorte contre eux. C'est la nature qui l'emporte. La nature demande que ce "complementum artis" - ce complément de l'art - signifie quelque chose. D'ailleurs, tous les peuples n'y ont pas renoncé. Le Président de la République Française a encore un uniforme et c'est très bien comme cela.

AUTRE POINT DE VUE :

Au point de vue liturgique.

là, l'Eglise reconnaît notre nature d'animal raisonnable, l'existence d'une raison qui prend son point de départ dans le sens, d'homme et de personne qui communiquent entre elles moyennant des signes sensibles. Il faut passer par là. On veut même que cette personne soit reconnue par sa figure externe, choisie, reconnue selon une certaine fin. C'est très important. Et puis, il y a parlant de parure, on peut dire que les religieux et religieuses en sont exclus. Tout de même, leur habit manifeste un détachement du monde, un détachement qui n'abandonne pas toute signification.

Le vêtement signifie cette intériorisation, ce mode de vie auquel on s'est lié. Ce qui est proprement humain ne compte plus autant. Il n'y a pas tellement de monotonie après cela. Il faut que toute la valeur caractéristique soit dans le visage, les yeux, les mains. Il reste, dans l'Eglise, une infinie variété - les uniformes sont extrêmement variés.

Elevons-nous un peu plus haut que cela pour montrer à quel point le vêtement comme parure est tout à fait nécessaire, ~~que l'on~~ peut le porter très loin, qu'il n'est pas lié seulement à notre condition présente. La Sainte Vierge, dans ses différentes apparitions, - j'entends celles admises par l'Eglise - elle porte chaque fois une autre robe et un autre manteau, de telle sorte qu'on doit conclure qu'elle doit avoir toute une garde-robe. Cela est significatif. Cela veut nous montrer son attitude à notre endroit.

Le vêtement est employé même dans cet ordre.

On n'a pas parlé de l'état de chute où l'homme, pour cacher sa nudité, s'est couvert de vêtements. Cela est tout à fait secondaire au point de vue philosophique. Dans la condition présente, il est essentiel d'être décentement vêtu. Du moment qu'on se place au point de vue de la nature et du besoin naturel d'être vêtu, quel que soit l'état considéré : l'état de nature déchue ou autre, peu importe, il y a un besoin de vêtement - surtout du vêtement comme parure.

Il faut maintenant passer à une dernière considération, plus parfaite, en quelque sorte que la précédente. Nous avons commencé par la plus facile.

Il ne fallait pas que la nature elle-même vêtisse l'homme. Cela serait contraire à sa nature raisonnable. Il faut qu'il puisse choisir son vêtement pour se protéger contre le milieu où il vit, la nature et les autres hommes. Il le faut absolument, parce que l'homme a toutes sortes d'attitudes internes qu'il doit pouvoir manifester dans le vêtement. Mais il faut surtout, pour que l'homme soit animal raisonnable, il faut, dis-je, que sa peau soit principalement un organe de connaissance. La peau humaine est l'organe du toucher et l'homme diffère de tous

les autres animaux par ceci : un excellent toucher est répandu sur tout son corps. La sensibilité n'est pas égale, mais elle est là partout. Pour voir cette réalité, il faut savoir que le toucher est le sens fondamental présupposé à tous nos autres sens. Ainsi, sans toucher, non-seulement nous ne pourrions pas voir, mais nous ne pourrions pas même être des animaux. C'est le premier des sens qui est présupposé aux autres. C'est le plus fondamental. C'est, en quelque sorte, le plus grossier. La vue, - au point de vue de la connaissance, de la représentation, est beaucoup plus parfaite que le toucher; d'ailleurs, Aristote, - dans la Métaphysique - quand il veut montrer que nous aimons connaître pour le seul plaisir de connaître, prend un exemple dans les sens externes, parce que ce sont ces exemples qui peuvent le plus convaincre parce que nous pouvons le plus facilement nous y appliquer; il donne un exemple des sens externes, et c'est la vue qu'il choisit comme sens de l'objet, de la connaissance, de représentation. La réminiscence est un sens interne, oui, mais c'est imprécis tout cela.

Quoiqu'en dise Aristote sur la vue, - cela ne fait pas de la vue le sens le plus fondamental. C'est le toucher, qui l'est. Nous allons juger les hommes d'après la finesse de leur toucher. Que l'homme ait besoin de lunettes, - cela se conçoit, - mais on ne change pas le génie de l'homme par là. On ne change pas la qualité de son intelligence. Le toucher, c'est le sens le plus fondamental et c'est celui qui caractérise l'homme. D'autres animaux ont tous les sens externes, mais chez l'homme, le toucher l'emporte. C'est si vrai que c'est une sorte de principe pour les marxistes; c'est, en quelque sorte un premier principe. Ils distinguent l'homme des autres animaux par la finesse de son toucher. Le fait s'impose suffisamment et est indéniable. Le sens le plus fondamental est le sens de la certitude. Quand nous voulons être tout à fait certains d'une chose, - nous sommes portés à la vérifier par le toucher : c'est le critère de la certitude. Nous disons : The touch stone of certitude. Nous en avons même une preuve dans l'Ecriture : saint Thomas qui ne voulait pas croire à la réalité de la Résurrection de Notre-Seigneur, à

moins de toucher de sa main les plaies du Sauveur. Il ne se serait pas contenter de voir, parce que les choses que nous voyons sont aussi les spectres que nous imaginons. Voilà pourquoi il est difficile parfois de distinguer entre le rêve et la réalité. Quand on peut toucher une chose, alors on est assis au point de vue de la certitude.

Si l'homme avait été vêtu par la nature, comme le sont les autres animaux, il n'aurait pas pu avoir le toucher aussi délicat, ni le sens de l'intelligence, le toucher; le sens de l'intelligence à cause de la certitude. La vérité demande la certitude; il n'y a pas de vérité sans certitude. La vérité est le bien de l'intelligence. Si nous n'avions pas le toucher aussi fin que nous l'avons, nous n'aurions pas la structure physique nécessaire pour qu'il puisse revêtir une intelligence. Nous serions encore plus épais que nous le sommes. Si notre peau était très dure, très poilue, ou munie de plumes, nous n'aurions pas un tel toucher. Si nous avions des plumes, nous serions comme les oiseaux, nous serions des types principalement visuels. Le toucher jouerait son rôle au point de vue fondamental, mais nous nous appliquerions davantage à une vie purement visuelle. Le fait d'avoir la peau revêtue de poils ou de plumes, - si nous étions naturellement vêtus de poils comme les ours, ou même comme les chevaux, les chiens, nos mouvements seraient différents, et nous n'aurions pas le sens de l'équilibre interne. Nous serions plus figés. Nous n'aurions pas le sens de notre propre mouvement. La danse serait impossible; on danserait comme les chevaux, les éléphants. Cela affecterait les mouvements libres et variés du corps. Cela ne serait pas l'expression d'une nature universelle.

Grâce à la peau telle quelle est, libre comme elle est, grâce au toucher, qui est répandu sur tout le corps, nous avons une très parfaite conscience de toutes les attitudes, - de la position où nous sommes et, en conséquence, nous pouvons commander plus librement nos mouvements, ce qui contribue à la perfection de l'homme.

me . Exemple du chien joyeux. On se rappelle que David a dansé et chanté devant l'Arche d'Alliance. Cela ne serait toutefois plus de mode aujourd'hui.

Grâce au fait que le toucher est répandu sur tout notre corps, nous avons une expérience qu'aucun autre animal ne peut avoir : celle d'être nettement séparé des autres choses, et nous en avons la conscience sur toute la surface de notre être. Nous en avons l'expérience de cette séparation d'avec les choses. Nous avons l'expérience d'être au dedans de nous-mêmes et séparé des autres choses, - nous savons où nous sommes et comment nous y sommes. Cela marque l'homme dans sa structure physique externe comme très différent des autres animaux. Nous avons donc, grâce à ce toucher répandu ainsi sur le corps, l'expérience de notre propre intérieurité et d'être séparé des autres choses. Je puis, à chaque instant, me rendre compte de ma séparation. Tout cela est fondamental que l'homme a conscience d'être un soi, un soi qui se connaît comme tel. Nous avons conscience par là d'être exactement où nous sommes; tandis qu'un chien ne sait jamais exactement où il est ni comment il y est.

Sans le toucher externe nous n'aurions même pas le sens de notre position intérieure. Grâce à ce toucher, nous avons conscience d'être là où nous sommes. Grâce au vêtement, nous avons une conscience encore plus vive d'être séparé des choses et d'être en dedans de nous-mêmes. Par exemple, nous n'avons pas l'habitude de nous promener dans les forêts comme le font les Sauvages dans les pays chauds, mais nous avons tous l'expérience du bain. Nos mouvements dans la baignoire sont gauches et imprécis. Nous n'avons pas le même contrôle sur nos mouvements; il y manque la résistance du milieu. Grâce à un vêtement : quelque chose d'extérieur, nous avons conscience de notre position à cause du frottement, de la résistance que nous éprouvons. Le nudisme est à côté de la question, à ce propos. Je suis contre le nudisme parce qu'il nie le besoin de la figure imposée du dehors, imposée par l'art humain, pour la complétion de notre être et parce qu'il nie la fonction du toucher de l'homme et la fonction du vêtement par rapport au toucher.

Ce sont des raisons beaucoup plus fondamentales que celles de l'apparence.

LE TOUCHER:

Pour voir encore une fois qu'il ne convient pas que l'homme se promène nu, habituellement, il faut distinguer dans le toucher :

- a- le toucher, comme sens de la connaissance, et
- b- le toucher, comme sens du sujet.

Le toucher, comme sens du sujet:

Dans le cas de la douleur, le toucher est très important, pour la maladie, parce qu'il nous révèle la présence d'un danger. Quand nous sommes blessés, il permet de localiser la blessure. Il nous réveille à nous-mêmes. Il nous révèle la présence d'un danger. Sous ce rapport, le toucher, en tant que sens de la douleur, suppose un organe tout à fait séparé. Le toucher recouvre une multiplicité de sens et d'organes; comme sens de la douleur, il nous avertit de quelque chose de contraire à notre nature. Il nous protège contre le danger, en nous avertissant. Le toucher est essentiel sous ce rapport. Il nous donne la douleur aussi.

Ensuite, il est le sens qui nous éveille à notre sujet par le chatouillement. Dès qu'un objet nous chatouille, - on le repousse presque instinctivement. Chez les animaux qui ont un poil très abondant, - le chien, par exemple - cela fait que sur la plus grande surface de son corps, il ne peut jamais avoir que les expériences des choses agréables ou désagréables à sa simple nature physique. Cela ne lui révèle rien; cela ne le porte pas à la réflexion, à la méditation.

Alors que le toucher est aussi sens de l'objet, il fait connaître. Je connais la figure, je suis certain que cet objet existe. C'est le toucher, sens de la connaissance.

Chez les bêtes, le toucher est avant tout sens du sujet et secondairement sens de l'objet. D'ailleurs, les bêtes rapportent tout ce qu'elles connaissent, tout ce qu'elles voient, ce qu'elles entendent, elles rapportent tout cela à leur nature physique. Les bêtes ne contemplent pas. Les objets comme tels n'intéressent

pas les bêtes.

Aristote dit : "Le lion a la vue et l'ouïe, et le toucher, et il les a peut-être mieux que nous. Ce sont des sens de la connaissance. S'ensuit-il qu'il aime à voir les choses ? - Les objets, en tant que vue, qu'entendus, n'intéressent l'animal d'aucune manière. Pourtant, il aime voir la gazelle, mais ce n'est pas pour l'admirer comme gazelle. Il s'intéresse à la gazelle en tant que futur repas. Il faut que cela rapporte soit à la nutrition, soit à la génération. L'autre lion peut l'intéresser à ce sujet. Tout est ordonné à la conservation de la nature, de l'individu et à la conservation de l'espèce."

Il y a des gens qui veulent attribuer une admiration aux bêtes. On peut les laisser faire !

Si la surface de notre corps était revêtue de poils ou de plumes, - c'est le toucher en tant que sens du sujet qui prédominerait. Le toucher ne serait plus un sens de l'objet. Nous aurions des choses qui, immédiatement, sont à notre nature purement physique, agréables ou désagréables, et ce serait tout. Et, la sensation aurait pour fin de nous éveiller toujours à notre sujet ou à l'objet, mais à notre sujet, comme le lion qui regarde la gazelle. En d'autres termes, comme je le disais l'autre jour, nous serions naturellement idéalistes. Nous serions des subjectivistes et portés à l'idéalisme, i.e., que nous accorderions la priorité au sujet et les objets seraient là pour nous éveiller à nous-mêmes et nous ne verrions les objets qu'en fonction de notre sujet. Il ne faut pas croire que l'idéalisme soit par là même une philosophie très élevée. L'aboutissement le plus naturel : c'est le matérialisme le plus brutal que l'on puisse imaginer. Si nous étions des espèces d'anthropoïdes, i.e., de singes et hommes en même temps, - nous ne pourrions jamais dépasser le stade de l'idéalisme, ni être philosophes. On voit que l'idéaliste dont on pense que sa philosophie est des plus nobles est, au fond, une sorte de singe poilu.

CONCLUSION :

Ces considérations montrent que le 10ième prédicament n'est pas aussi piètre qu'on voudrait le croire tout d'abord. Tous reconnaissent que nous avons naturellement besoin d'un "complementum artis", et que c'est notre substance physique, humaine, qui le demande, mais aussi notre vie intérieure qui, elle aussi, demande le vêtement. Il y a les nudistes pour le nier, mais je crois qu'on peut négliger les nudistes; ils ne comptent pas pour grand chose. Quand on considère le 10ième prédicament, il ne suffit pas de prendre pour acquis qu'il y a une réalité tout à fait hétérogène, irréductible, qui résulte du fait que l'homme est vêtu.

Il faut montrer l'importance de cette catégorie - la seule typiquement humaine. Il faut montrer que les trois rapports sous lesquels le vêtement de l'homme doit être artificiel; on doit montrer qu'il faut que ce soit quelque chose qu'il fasse lui-même, que cela est exigé par la nature raisonnable. La nature demande une société politique, qui est artificielle, ainsi notre nature demande du vêtement. Il faut que le vêtement de l'homme soit artificiel; cela est exigé par notre nature, en tant que raisonnable. Du moment que notre nature le demande, il n'est plus du tout arbitraire de croire qu'il peut résulter une réalité hétérogène, L'Habit ne fait pas le moine. On ne doit pas juger d'après les apparences, etc.

Cette catégorie, que l'on appelle "habitus" est typiquement humaine. Il n'y a que l'homme qui puisse être sujet de ce prédicament. Les bêtes ne le peuvent pas parce que la nature les a pourvues de vêtement. La nature ne peut faire cela dans le cas de l'homme. Les anges n'ont pas besoin de vêtement, - cela est très manifeste.

UNE CONCLUSION PRATIQUE QUE L'ON PEUT TIRER :

Je crois que tout homme raisonnable, bien équilibré, qui sait comment sont les choses dans la réalité et comment elles doivent être, ne protestera pas du tout quand sa femme lui demande de s'acheter un autre chapeau. Une femme qui

vit dans le monde et qui porterait toujours la même robe, - deviendrait monotone pour la vue des autres. Il faut de la variété, du changement. Notre substance est trop parfaite pour s'en tenir toujours à la même figure. La vie humaine est trop variée pour cela et il faut s'y adapter. Nous sommes des animaux sociaux et politiques. Tout cela doit être manifesté dans notre apparence externe, que la nature ne nous donne pas, et qu'il vaut mieux qu'elle ne nous donne pas. Tout cela est parfaitement enraciné dans la nature comme nous avons vu dans le cas du vêtement liturgique et même dans l'ordre surnaturel.

Toute considération sur le 10ième prédicament mérite toute notre attention.

"The only medicine which does women more good than harm, is dress." Ritscher

C. Le vêtement comme parure.

— pourtant, elle aussi, nature.

Il y a une nature qui est hostile à la vie, & tous ses degrés
au dehors comme au dedans ~~très habiles~~
elle doit se munir de nombreux systèmes de sauvegarde, contre
l'excès de froid, de chaleur, de sécheresse ou d'humidité.

À l'échelle des animaux - et plus manifestement chez les mammifères - cette sauvegarde est pour une part dans les défenses et dans la peau qui, dure ou épaisse, n'a pourvue de plumes ou de poils, est à tonus fort de fin : ~~pour la peau~~ pour maintenir la température, ~~pour la peau~~ pour parer, ~~pour la peau~~ pour amortir les chocs, pour servir de matelas, pour voler, etc. Le canard cause plumes et mal dans les eaux comme dans les airs.

Nous avons fait remarquer que ce vêtement chez les animaux est une œuvre de la nature et qu'il fait partie de leur substance. Le cheval se couche chassé - il ne met pas de ~~pyjama~~ pyjama. Il court à nous, notre vêtement nous devons le faire nous-mêmes, et nous pouvons le faire grâce à la raison et aux mains. Nous en avons eu l'avantage par ceci que l'homme peut par là-même s'établir en des lieux, des climats très différents - ce manifeste sa nature en quelque sorte universel. Il peut choisir son milieu parce qu'il peut choisir son vêtement. Les oies doivent quitter l'hiver du nord, alors que l'homme peut y rester - et même y faire porter les oies, mais à certaines conditions.

faire porter les vêts, mais à certains moments, il manifeste, cet aspect du vêtement, d'importance manifeste, et néanmoins secondaire quand on le compare à celui du vêtement comme parure (et qui parfois disparaît aussi!). déjà la nature s'applique à parer les animaux — c'est du moins très évident pour quelques uns d'entre eux — à les orner ~~de~~ leur apparence sauvage. Il y a le plumage du coq, du paon; la crinière du lion — pour ne pas mentionner que des cas où nous-mêmes nous ~~reconnaissons~~ reconnaissions de la parure, car sans doute les animaux ont-ils des traits de fins traits qui ne peuvent être appréciés qu'au toucher. Les contrastes, ces coloris, jouent donc ~~une~~

de fins traits qui ne peuvent être appercus, cette figure diversifiée, ce coloris, jouent donc ~~une~~ un rôle manifestement social. Ces animaux se jettent les uns les autres selon la qualité de leur apparence externe; signe prochain de leur nature commune mais aussi de la nature de l' individu. Que ce rôle du vêtement naturel soit ~~assez~~ pertinent, ne le voit-on pas dans l' humiliation qu'on infligerait au lion ~~qui~~ qui ressent ~~que~~ la crinière ? ou au coq en lui plissant la queue !

d'homme, en choisissant un vêtement ~~pour~~ comme protection contre la nature hostile, s'impose en même une figure et une couleur qui, ^{elles} ne sont pas naturelles, mais qui ne peuvent pas non plus manquer d'être signes visibles. Et quand même il n'aurait pas choisi cette figure ~~externe~~ comme signe, non ~~par opposition~~ de ~~l'externe~~ ~~vers~~ la version de toute manière comme signe - et il faudrait en ~~affirmation~~ ~~réfutation~~ effort réfléchi pour en faire abstraction. Contrairement au cas des bêtes, la figure que l'homme ~~porte~~ s'impose par le vêtement, et l'allure qu'en ne signifie pas ~~représentation~~ la seule nature : elle ~~représente~~ ^{révèle} ses mouvements ! —

Il n'aurait pas choisi cette apparence ~~stérile~~ qu'il présente aux yeux du monde, il manifeste par là-même les idées qu'il a. Le fait de lui-même de se ~~porter~~ dans la société, ou encore les idées qu'il voudrait que nous nous fassions de lui.

Vous direz : il y a bien des personnes qui sont très indifférentes à leur apparence aux yeux des autres : mais cela prouve le point : cette indifférence est une attitude qui se manifeste dans le vêtement. Vous direz : eh un tel porte les accoutrements choisis par sa femme ! Eh bien ! cela aussi peut signifier bien des choses. Nos vêtements, ~~expriment~~ envisagés comme signes, ~~expriment~~ manifestent, d'une façon ~~stérile~~ partis périlleusement indiscrète, notre vie intérieure d'animaux raisonnables - jusqu'à la vie intime de l'esprit.

Le vêtement s'allie tellement à la substance de l'homme qu'un changement dans cette apparence ~~stérile~~ peut ~~être~~ nous frapper comme un bouleversement de cette substance - quand par exemple on glisse le chapeau melon sur l'autre aille. Que serait Charlie Chaplin sans ce chapeau, cette cravate, ce gilet, ce veston, ce pantalon en versant, ces chaussures qui l'accompagnent. Tout cela fait partie essentielle de son caractère - et de celui de son temps. La reconnaissance a s'est avérée universelle.

Il n'aurait pas choisi cette apparence ~~stérile~~ qu'il présente aux yeux du monde, il manifeste par là-même les idées qu'il a. Le fait de lui-même de se ~~porter~~ dans la société, ou encore les idées qu'il voudrait que nous nous fassions de lui.

3

Et quel rapport y a-t-il entre le vêtement comme preuve (et qui n'est pas moins significatif quand il dépare) et l'infini de la raison ? A la différence des autres animaux, les affections intérieures de l'homme, grâce évidemment à la raison universelle qui en quelque sorte les informe, ces affections sont incomparablement plus multiformes et nuancées. Or, ces affections intérieures — de joie ou de tristesse — et les pensées peuvent avoir un caractère social et souvent ne sont pas autre chose. Et nous sommes après tout, et même, sous un rapport, avant tout, des êtres sensibles, et qui ne communiquent entre eux que par le moyen de réalités sensibles et séparées. Il est très naturel que l'on veuille apparaître extérieurement l'attitude intérieure, non seulement par la parole et par l'expression du visage, ~~mais~~ mais encor par la figure et la couleur que nous imposons à notre substance. On peut même, grâce au vêtement, exprimer une attitude permanente, une attitude qui git et demeure sous les changements de ~~l'essence~~ ^{les} d'attention et d'occupation qui se traduisent par la parole ou les traits du visage — comme dans le ~~cas~~ ^{cas} d'ceil, p. 47, où la couleur et les lignes peuvent aussi servir de masque. — Et il y a le vêtement du dimanche — et du mariage !

Mais ~~pourquoi~~ n'insistons pas. Considérons plutôt le cas de la femme qui jouit des moyens et des loisirs nécessaires pour choisir librement ses robes (d'autres le font aussi ~~par~~ — ^{parfois}) et autres acommodements. Quatre ~~apparaît~~ ou cinq changements ne seraient pas de trop : Il y a la lumière et l'heure et l'occupation du matin ; il y a celle de l'après-midi ; il y a une apparence qu'on peut avoir pour magasiner : et encore faudrait-il distinguer les genres de magasins. Et cela n'est pas nécessairement absurde. Et quand même ce le serait, ce serait toujours significatif !

comme c'est important pour la femme — et c'est quelque chose qu'il en sait aussi.

4

Les modes en général expriment bien davantage et d'une façon plus spontanée, le caractère d'un temps, d'une époque, que les écrits contemporains ces derniers présentent des philosophiques. Il y a même des philosophies autrement provisoires, qui restent liées à une mentalité plus brièvement exprimée par les modes, et qui disparaissent avec ces dernières.

Il y ~~avait~~ aussi, — il faudrait peut-être dire "il y avait certains autrefois" — le vêtement comme signe d'un rang ~~social~~ et d'une fonction sociale. Ce caractère tend à disparaître — sauf dans l'armée, et pour les fonctions dont il importe de reconnaître d'emblée le caractère : les agents de police, p. ex.

Les accoutrements des rois contemporains sont historiques : leur sens est inséparable du passé, et on ne les choisirait pas tels aujourd'hui. Ils symbolisent quelque chose pour lequel nous n'avons pas de symboles contemporains. Le Président des Etats-Unis n'a pas de costume présidentiel. Mais Staline, p. ex., non seulement porte-t-il un uniforme, mais après avoir méprisé le symbole du rang, il s'est vu obligé de se parer des signes distinctifs du généralissime.

— ou les normes naturelles,
sauvages, semi-sauvages —